

CATRIONA SETH

PERCEPTIONS SPATIALES DANS *CORINNE*
DE GERMAINE DE STAËL (1807)

Il a été suffisamment glosé sur le fait que *Corinne, ou L'Italie* de Germaine de Staël s'est trouvé classé, au siècle dernier, dans la littérature de voyage, par des institutions aussi renommées que la *British Library*. Notre propos ici est de nous interroger sur des polarités spatiales présentes dans le roman¹. Celles-ci sont parfois proprement géographiques, entre l'Italie, l'Angleterre, l'Écosse et la France – et pas simplement, comme on l'indique à l'occasion, entre l'Italie et l'Angleterre. Elles incluent aussi, mais nous n'aurons pas l'occasion de l'étudier ici, le rapport entre l'intérieur et l'extérieur – naguère évoqué avec brio par Simone Balayé pour le cas italien² – et sont marquées par des allers et retours significatifs entre des lumières diurnes et nocturnes. Alors que l'Europe se remet de la Révolution qui a jeté sur les routes nombre de Français, les questions d'appartenance acquièrent une valeur accrue. Des lecteurs comme Benjamin Constant ou comme August Wilhelm Schlegel, marqués, à l'instar de l'auteur du roman, par un patrimoine intellectuel cosmopolite, n'ont pas manqué de le relever³.

Les quelques aspects des riches enjeux de l'espace dans *Corinne* que nous aborderons sont les suivants. Nous verrons tout d'abord que l'Italie – ou plus précisément Rome – est un pôle indispensable. Nous évoquerons rapidement les polarités Nord/Sud. Nous examinerons l'errance des personnages avant de conclure que *Corinne* est le roman qui dit l'absence de centre.

¹ Sur la question de la géographie symbolique ou mythique, voir Agnès Spiquel : « *Corinne ou L'Italie* de Mme de Staël : une géographie symbolique », *Le Roman et l'Europe*, A. Fenet et J. Lévi-Valensi, éd., Paris : PUF, 1997 : 61–70 et Eric Bordas : « Europe mythologique ou géographie mythique ? », *Madame de Staël/Corinne ou l'Italie*, Paris : Klincksieck, *Parcours critique*, 1999 : 53–62.

² Voir Simone Balayé : « *Corinne* et la ville italienne, ou l'espace extérieur et l'impasse intérieure », *Madame de Staël, écrire, lutter, vivre*, Genève : Droz, 1994 : 91–109.

³ Voir le « Compte rendu de *Corinne* » par Benjamin Constant repris dans ses *Ceuvres complètes*, Tübingen : Max Niemeyer, 1995, t. III, 2 : 1051–1071 et « Une étude critique de *Corinne* » par August Wilhelm Schlegel, éd. et trad. Axel Blaesche, *Cahiers staëliens* 16, 1973 : 71.

L'Italie et Rome, un ancrage essentiel

Le titre même, *Corinne ou L'Italie*, donne à l'espace un rôle fondateur. L'histoire d'amour entre Corinne et Oswald disparaît dans l'intitulé qui rejette la coexistence traditionnelle des noms des amants comme *Roméo et Juliette* ou *Troïlus et Cresside* en faveur d'une détermination spatiale. Le choix de la conjonction de coordination qui identifie l'héroïne à son pays en fait une sorte de métonymie et vient dire combien l'origine est importante désormais dans l'identification des individus⁴ même si, comme il faut le rappeler, l'Italie du temps reste une succession de petits Etats, pas la grande nation unifiée que nous connaissons. Castel-Forte, l'un des amis proches de la protagoniste, commente l'équation : «[Corinne] est l'image de notre belle Italie ; elle est ce que nous serions sans l'ignorance, l'envie, la discorde et l'indolence auxquelles notre sort nous a condamnés» (57⁵). Un peu de rigueur britannique est peut-être ainsi à l'origine de ce qu'est devenue la jeune femme, illustration implicite d'un patrimoine individuel qui infléchit les caractéristiques nationales. Corinne se présente elle-même comme Romaine⁶ et voit l'Italie comme sa patrie même s'il faudrait néologiser ici et parler de «matrie», son père étant britannique. «On se disputait pour savoir quelle ville d'Italie lui avait donné la naissance, mais les Romains soutenaient vivement qu'il fallait être né à Rome pour parler l'italien avec cette pureté⁷» (50). Voilà qui pose déjà l'importance des langues, et de la manière de les parler, pour établir les origines des uns et des autres⁸. Corinne semble avoir un lien organique avec sa langue, métonymie de la terre dont vient sa mère, et il n'est guère surprenant que l'improvisation du Capitole ait eu pour sujet : «La gloire et le bonheur de l'Italie» (57).

Comme le titre, l'épigraphe de *Corinne*, une brève citation de Pétrarque, donne une importance considérable à l'Italie et à ce qui la délimite naturellement dans l'espace, sa frontière de montagnes et de mer, limites géogra-

⁴ Voir sur cette question Marie-Claire Vallois : *Fictions féminines, Mme de Staël et les voix de la Sibylle*, Saratoga : Anma Libri, 1987, p. 112 et Anne Amend-Söchting : «Corinne ou l'Italie/Corinne et l'Italie : stratégies autour d'une allégorie», *Madame de Staël/Corinne ou l'Italie*, *op.cit.* : 33.

⁵ Toutes les références de pages entre parenthèses renvoient à l'édition de Simone Balayé : *Corinne, ou L'Italie*, Paris : Gallimard, «Folio», 1985.

⁶ Corinne parle de «ma patrie» en évoquant Rome (92).

⁷ Ajoutons que plus loin Germaine de Staël défend la pureté du dialecte toscan.

⁸ Voir à ce propos l'article de Karyna Szmurlo : «Pour une poétique des langues nationales : Germaine de Staël», *Le Groupe de Coppet et l'Europe 1789-1830, Annales Benjamin Constant* 15-16, 1994 : 165-179.

phiques d'une nation qui n'existe pas en tant que telle sur le plan politique. L'espace trace ainsi des frontières naturelles que l'histoire ne peut balayer et consacre dans un même temps la beauté du paysage : «[...] Udrallo il bel paese,/Ch'Apennin parte, e'l mar circonda ; e l'Alpe⁹».

On pourrait aller jusqu'à dire que *Corinne* est un roman de l'espace puisqu'un grand tiers des titres des vingt livres qui composent l'ouvrage contiennent des références géographiques précises, majoritairement associées à l'Italie. D'autres encore impliquent des spatialisations au-delà :

II «Corinne au Capitole», IV «Rome», XI «Naples et l'ermitage de St Salvador», XIII, «Le Vésuve et la campagne», XV, «Les Adieux à Rome», XVII «Corinne en Ecosse» XVIII «Le Séjour à Florence», XIX «Le Retour d'Oswald en Italie»

Parmi les grandes villes italiennes, à Rome, Naples et Florence, citées dans les titres de livres, vient s'ajouter encore Venise. Le lieu le plus important dans la première partie du roman, est celui de la rencontre entre Corinne et Oswald, Rome, qui donne son nom au livre IV, le premier à ne pas contenir le nom de l'un des héros¹⁰. Ce livre consacre la naissance de l'amour entre les personnages et met en évidence l'extériorisation des sentiments d'Oswald qui sort de chez lui et sort de lui-même en acceptant la proposition de son amie de lui montrer la ville éternelle¹¹. Il est enchanté de «Rome interprétée par l'enthousiasme, et le génie» (100), livrant ainsi l'idée que l'espace gagne à être médiatisé.

Rome a plusieurs centres et cela explique peut-être l'affaiblissement du pays : «Les Italiens sont bien plus remarquables par ce qu'ils ont été, et par ce qu'ils pourraient être, que par ce qu'ils sont maintenant» (47). Les héros visitent différents monuments en commençant par le Capitole, où ils s'étaient croisés pour la première fois. Avec l'histoire des couronnements qui culmine ici, Rome s'affirme comme lieu de reconnaissance des talents artistiques. Lorsque les deux héros y retournent ensemble en touristes, Corinne présente une sorte de cartographie vivante et historicisée de la ville (II0–III) qui sera poursuivie à l'occasion de la visite des sept collines. Avec la jeune

⁹ La citation de Pétrarque peut se traduire ainsi : «[...] l'entendra le beau pays/Que les Apennins séparent et qu'entourent la mer et les Alpes». On peut noter aussi l'importance de l'ouïe, premier sens sollicité dans les improvisations de Corinne, notamment celles qui célèbrent la gloire de l'Italie.

¹⁰ Nous avons en effet eu «Oswald», «Corinne au Capitole» et «Corinne».

¹¹ Voir p. 92 pour un autre témoignage sur le fait qu'Oswald voit le beau temps etc. pour la première fois lorsque Corinne lui écrit.

femme, Oswald sera à l'école du regard, tous ses sens devant être sollicités tour à tour dans le pays qu'il découvre grâce à son accompagnatrice. En effet, sur la route du Capitole, au début de son séjour, il « ne remarqua point les lieux antiques et célèbres à travers lesquels passait le char de Corinne » (53) : c'est elle qui lui apprend ou réapprend à voir.

La visite de Corinne et Oswald comprend le Panthéon, symbole du passage du paganisme au christianisme, témoignage donc de racines qui remontent à l'Antiquité, et occasion de réfléchir à la relation entre l'apparence et la réalité : le Panthéon paraît plus grand qu'il n'est, à la différence de saint Pierre de Rome. C'est l'occasion de formuler une règle esthétique qui ne s'applique pas à l'architecture seule : « la poésie antique ne dessinait que les grandes masses, et laissait à la pensée de l'auditeur à remplir les intervalles, à suppléer les développements : en tout genre, nous autres modernes, nous disons trop » (95) ; l'espace sert ainsi à théoriser différentes approches artistiques, voire esthétiques. Il laisse aussi entendre implicitement que la fin des non-dits entre les héros ne sera pas, comme on aurait pu l'espérer, un soulagement, mais bien la consécration progressive de l'impossibilité de leur union.

Le Panthéon permet aussi de saluer une nation qui trouve ses grands hommes dans ceux qui se caractérisent par le génie de l'imagination. C'est là que Corinne va identifier une niche restée vide comme celle qu'elle souhaite pour sa propre consécration¹² – et dans laquelle elle imagine Oswald voyant plus tard son buste (97). La niche, dans l'ancien temple païen, est à l'intérieur de l'intérieur, comme si elle était au cœur de la Rome originelle¹³, Rome étant déjà le cœur de l'Italie historique.

Un autre bâtiment important répond au Panthéon. C'est le plus sacré des édifices : Saint-Pierre est entre la crypte des grands de ce monde et la coupole que Michel-Ange dit placée dans les airs, nouveau signe d'une verticalité qui élève l'âme. La perte de repères spatiaux à proprement parler paraît engendrer un sentiment du sublime au sens où l'entend Burke : « On croit voir des abîmes suspendus sur sa tête. Tout ce qui est au-delà d'une certaine proportion cause à l'homme, à la créature bornée, un invincible effroi » (105). À l'extérieur, un regard vers le Ciel peut offrir des enseignements. Corinne interprétera d'ailleurs, implicitement ou explicitement, les présages offerts par la présence du soleil ou de la lune à des moments importants de son existence¹⁴.

¹² Voir Alexandre Minski : « La niche vide du Panthéon », *Mme de Staël : actes du colloque de la Sorbonne du 20 novembre 1999*, M. Delon et F. Mélonio, éd., Paris : PUPS, 2000, pp. 28–29.

¹³ Le Forum aussi joue ce rôle de métonymie de Rome et de rappel de sa gloire, petit espace central pour une grande nation (112).

¹⁴ Voir notre article « La part des anges : signes et présages dans *Corinne* », « *Une mélodie intellectuelle* » : 181–204.

Certains noms de lieux abolissent l'écart historique. Il en va ainsi de celui du fleuve de Rome : « On ne prononce pas le nom du Tibre comme celui des fleuves sans gloire ; c'est un des plaisirs de Rome que de dire : *Conduisez-moi sur les bords du Tibre ; traversons le Tibre*. Il semble qu'en prononçant ces paroles on évoque l'histoire et qu'on ranime les morts. » En effet, Rome est aussi la « patrie des tombeaux », pouvant accueillir tous les deuils – du père d'Oswald, de la patrie du comte d'Erfeuil, comme des personnages du passé glorieux de l'Europe – les Stuart et Christine de Suède voisinent avec les papes dans la crypte de Saint-Pierre de Rome. L'espace sensible des monuments funéraires a une lisibilité immédiate pour les visiteurs. Assurant une transition plus douce de la vie à la mort (66), elle consacre aussi l'idée d'un triomphe du christianisme comme promettant une vie après la mort (97) et est portée entre autres par la transformation en église du Panthéon. Il n'est guère surprenant qu'après les grands édifices de la Rome historique et ses sept collines, Corinne et Oswald, en harmonie avec la mélancolie du jeune Ecosais, entreprennent de visiter « Les tombeaux, les églises et les palais » qui donnent leur titre au livre V. Les monuments aux morts bordent la voie Appienne, à la sortie de Rome, « à perte de vue » (128). Les morts antiques étaient rejetés hors des villes, sauf s'ils étaient empereurs. C'est devant un tombeau, celui de Cecilia Metella, que Corinne déclare son amour à Oswald (132), comme pour montrer que le sentiment serait à la fois éternel et mortifère, mais aussi qu'il s'inscrit en marge, au-delà des limites et des conventions.

Le visiteur lambda se rend à Rome comme à Paris ou à Londres – c'est le cas du comte d'Erfeuil. Le Français juge l'admiration des ruines comme un effet du snobisme et affirme catégoriquement : « il est temps que ce prestige de l'Italie finisse » (146), ce qui démontre son incompréhension du nouvel ordre européen issu de la Révolution. « Lord Nelvil jugeait l'Italie en administrateur éclairé, le comte d'Erfeuil en homme du monde » (47). Corinne, quant à elle, est sensible à la coexistence d'univers divers en un seul. Dans la ville éternelle, on a l'occasion de voir surgir la grandeur à côté de la misère par exemple lorsqu'une colonne brisée ou un temple écroulé s'intègrent dans un tissu urbain pauvre, ce qui ne manque de frapper l'esprit et de traduire emblématiquement le meilleur de l'être humain, à la fois maillon d'une chaîne et simple mortel : « il y a dans l'homme une puissance éternelle, une étincelle divine ». Ce rappel serait consubstantiel à Rome et salutaire pour chacun, l'étincelle étant à entretenir chez soi et à ranimer chez les autres (112).

Corinne et Oswald se retrouvent une nuit, par hasard, à la fontaine de Trevi au clair de la lune. La fontaine est présentée comme offrant la bande sonore de la vie romaine, participant ainsi à son fonctionnement essentiel, un

autre des centres donc de cette ville polycentrique, à l'image d'une Italie éclatée mais dont l'unité devrait pouvoir être rétablie. L'improvisatrice et son ami d'Outre-Manche vont se voir l'un l'autre ensemble, reflétés dans l'eau, nouvelle indication de l'impossible concrétisation de leur amour. Castel-Forte, lorsque Corinne quitte Rome pour accompagner Oswald à Naples, la met en garde : se marier avec le pair écossais entraînerait son départ, « si vous épousez lord Nelvil, il faudra quitter l'Italie » (282¹⁵). En cela, Rome est bien le pivot de l'univers italien de Corinne.

*La polarité Nord/Sud*¹⁶

L'Italie est donc le territoire central, un territoire qui exerce une attraction sur les gens du Nord comme celui dont il est question dès l'incipit du roman : « Oswald lord Nelvil, pair d'Ecosse, partit d'Édimbourg pour se rendre en Italie pendant l'hiver de 1794 à 1795 » (27). La polarité Nord/Sud est visible dans l'explication de ce déplacement : les médecins pensent que le jeune homme est tuberculeux et lui ont ordonné, pour se remettre, de rechercher « l'air du midi » (27). Il va donc « demander au soleil quelques principes de vie¹⁷ » (33). Il s'ouvre ainsi à l'Italie alors même que Corinne s'est fermée à la Grande-Bretagne : il recherche l'air salubre du Sud alors qu'elle se sent perdre ses moyens au Nord. Admiratrice du système britannique, Germaine de Staël est obligée de tempérer les sentiments défavorables de son héroïne face à l'Angleterre : « La sévérité de lady Edgermond, l'ennui d'une petite ville de province lui avaient fait une cruelle illusion sur tout ce qu'il y a de noble et de bon dans le pays auquel elle avait renoncé. »

Héritière de Montesquieu, Germaine de Staël croit au génie propre des nations – mais aussi à leurs défauts, comme l'orgueil des Anglais et l'auto-satisfaction des Français (74). Voilà qui est peut-être à l'origine de ce que François Rosset désigne comme « une définition fixiste de la nation¹⁸ », que peut venir contrecarrer l'expérience individuelle, surtout lorsqu'elle est mar-

¹⁵ D'ailleurs c'est l'idée des souffrances qu'elle associe à l'Angleterre qui vient à l'esprit de Corinne lorsqu'à Naples, par erreur, un marin l'appelle « lady Nelvil » (295).

¹⁶ Rappelons qu'en 1824, Bonstetten sera l'auteur d'un ouvrage intitulé *L'Homme du Midi et l'homme du Nord*.

¹⁷ Déjà lors de sa première arrivée à Rome, quand Oswald s'était réveillé « un soleil éclatant, un soleil d'Italie frappa ses regards » (49), ce qui eut tout de suite un effet sur son âme.

¹⁸ Voir « Poétique des nations dans *Corinne, ou L'Italie* », « Une mélodie intellectuelle » *Corinne, ou L'Italie de Germaine de Staël*, éd. Christine Planté, Christine Pouzoulet et Alain Vaillant, Montpellier : UPV, 2000, p. 143.

quée, comme celle de Corinne, d'Oswald ou du comte d'Erfeuil, au coin de l'errance. Si Naples dit le bruit, le manque d'industrie et de rigueur, le navire anglais qui est amarré dans sa rade est un espace marqué au contraire par «la subordination, le sérieux, la régularité, le silence» d'un «ordre social libre et sévère, en contraste avec cette ville de Naples, si vive, si passionnée, si tumultueuse» (295). Les vaisseaux et la mer sont un prolongement des îles britanniques, une «seconde patrie» pour les citoyens de cette nation. Leur force est aussi d'avoir ce que les Français n'ont plus (depuis la Révolution au moins) : un centre vers lequel ils repartent, «*home*» (296) – c'est que «jamais un Anglais n'a renoncé à sa patrie» (214).

Le roman prône une rencontre entre les pôles. L'Italie doit permettre à Oswald à la fois de «retrouver les souvenirs de sa patrie, et [de] recevoir par l'imagination une vie nouvelle, [de] renaître pour l'avenir, sans rompre avec le passé!» L'appartement de Corinne est «un mélange heureux de tout ce qu'il y a de plus agréable dans les trois nations, française, anglaise et italienne; le goût de la société, l'amour des lettres, et le sentiment des beaux-arts.» (72). Elle a la sagacité d'une Française et l'imagination d'une Italienne (75). Sorte de fusion de tous les talents européens, Corinne unit des «charmes divers qui sembleraient devoir s'exclure.» (93). D'un autre côté, la jeune femme n'est faite pour habiter ni le Northumberland, ni le Pays de Galles – M. Edgermond part pour Naples afin de ne pas tomber amoureux d'elle, sachant que toute union est inenvisageable : il ne se détachera pas de son pays, ni elle de celui qu'elle a choisi.

On ne saurait en effet être indifférent à un lieu auquel on est attaché viscéralement. C'est ce qu'indique le sort d'Oswald qui, s'il «se flattait de quitter l'Ecosse sans regret, puisqu'il y restait sans plaisir», «ne se doutait pas des liens qui l'attachaient aux lieux qui lui faisaient le plus de mal, à l'habitation de son père» (28–29). Ce sont d'abord des chambres, des pièces à l'intérieur du domaine paternel, qui ont sur le jeune Ecossois un effet marquant : «Quelquefois aussi il se reprochait d'abandonner des lieux où son père avait vécu. – Qui sait, se disait-il, si les ombres des morts peuvent suivre partout les objets de leur affection? Peut-être ne leur est-il permis d'errer qu'autour des lieux où leurs cendres reposent! Peut-être que dans ce moment mon père aussi me regrette; mais la force lui manque pour me rappeler de si loin!» (29). L'esprit des lieux gagne ainsi un sens nouveau. Oswald qui a su résister à l'appel de son père vivant, qui entendait le faire revenir, a peur de ne plus même entendre la voix du mort en s'éloignant. Il investit cela dit, en passant, la tombe, le monument – à la fois lieu de mémoire et, selon l'étymologie, avertissement – d'un poids particulier. Par ailleurs, Oswald associe la patrie

non seulement au père, mais encore à une forme de *potestas*: «n'a-t-elle pas sur nous quelques droits paternels!» (32).

Le caractère national des auteurs est mis en évidence dans le livre intitulé «La littérature italienne»: Gozzi ou Alfieri ne sont pas Shakespeare. C'est lors d'une représentation théâtrale, troublante mise en abyme d'une vision anglaise de l'Italie, celle de Shakespeare dans *Roméo et Juliette*, qu'Oswald s' imagine en amant de Corinne (194). S'il y a un fonctionnement ici de la littérature, c'est celui d'une projection de vie: les amants modernes deviennent, le temps d'une réplique, ceux de la tragédie. En même temps, le processus d'identification vient annoncer, pour le lecteur, l'impossibilité d'une issue heureuse de la relation des protagonistes. On ajoutera que, comme dans *De la littérature*, son grand texte théorique de 1800, Germaine de Staël revient sur l'organisation politique distincte des nations du Nord et du Sud et sur l'effet qu'en ressentent les habitants (160-162).

La polarité Nord-Sud est essentielle dans la conception qu'a Germaine de Staël de la poétique aussi bien que de la politique, comme l'ont remarqué nombre de critiques, mais elle est clairement tempérée dans le roman par l'importance accordée à la France. L'«Histoire d'Oswald» vient raconter une parenthèse déterminante dans la vie du jeune Ecossais et redire combien la culture française compte pour Germaine de Staël. La mort du comte Raimond, admirable ami français d'Oswald, défendant les Tuileries avec les soldats suisses compatriotes de Germaine de Staël, traduit aussi la fin d'une culture aristocratique française.

Le roman de l'errance

Dans *Corinne*, les personnages sont souvent en déplacement. Quitter son lieu d'origine est douloureux en soi. Oswald en fait l'expérience comme nous le rapporte le narrateur:

Il en coûte davantage pour quitter sa patrie quand il faut traverser la mer pour s'en éloigner; tout est solennel dans un voyage dont l'Océan marque les premiers pas: il semble qu'un abîme s'entr'ouvre derrière vous, et que le retour pourrait devenir à jamais impossible. D'ailleurs le spectacle de la mer fait toujours une impression profonde; elle est l'image de cet infini qui attire sans cesse la pensée, et dans lequel sans cesse elle va se perdre. (29)

De cette polarité des lieux, il s'ensuit que l'entre-deux est souvent désagréable. La traversée de la mer au départ des îles britanniques est vécue sur le mode de la mélancolie par Oswald. Tout déplacement paraît être un exil en puissance. C'est ce que laisse entendre le narrateur dans un propos qui paraît tenir de l'aphorisme :

Voyager est, quoi qu'on en puisse dire, un des plus tristes plaisirs de la vie. Lorsque vous vous trouvez bien dans quelque ville étrangère, c'est que vous commencez à vous y faire une patrie ; mais traverser des pays inconnus, entendre parler un langage que vous comprenez à peine, voir des visages humains sans relation avec votre passé ni avec votre avenir, c'est de la solitude et de l'isolement sans repos et sans dignité. (32)

Oswald, à l'ouverture du roman, traverse l'Allemagne sans joie. Les déplacements sont cependant souvent l'occasion de formuler des réflexions. Il n'est guère surprenant que, comme il l'avoue à Corinne plus tard, Oswald a pensé à elle longuement pour la première fois quand il était sur le pont Saint-Ange (97), au-dessus du Tibre, donc, à la fois dans Rome et hors de Rome. Il est un homme qui est en quelque sorte à la dérive, son ancrage à sa patrie menacé par son attitude face à son père, qui était son pivot affectif. Il est parti en France et a, surtout, donné accès à son cœur à la perfide Mme d'Arbigny qui l'a détourné de fait de ses devoirs. Ayant trahi ses devoirs filiaux, il ne trouvera jamais le repos. Significativement, il échappe à plusieurs morts, dans l'incendie à Ancône, par noyade au retour du Cap Misène, à la guerre après le décès de Corinne. Le roman termine en ne donnant pas d'issue à cette figure contemporaine qui tient du juif errant, condamné à n'avoir pas de point fixe.

Le livre XVI s'intitule, significativement, « Le Départ et l'absence ». Les errances véritables du roman sont au nombre de trois. Outre Oswald il faut en effet citer le comte d'Erfeuil, émigré emblématique, qui a quitté la France par obligation et n'est plus chez lui nulle part. Il est une victime de la politique, à la différence du couple de héros, dont les déplacements reflètent des exils intérieurs. N'ayant plus son talent pour repère, Corinne erre. Elle devient donc une autre âme en peine, comme le comte d'Erfeuil qui, lui, a été jeté sur les routes par la Révolution française. Il est métonymique d'une France désormais de l'extérieur, mais qui n'a pas compris qu'il fallait composer avec les terres d'accueil, comme les littératures nationales, l'improvisatrice le souligne, gagnent à être fertilisées par les apports d'autres traditions. Corinne, son talent perdu, se réfugiera à Florence, pas à Rome où elle a connu son triomphe, ni à Tivoli, lieu chargé d'histoire, où ses cendres doivent reposer. S'installer ailleurs implique une capacité d'adaptation et laisse peut-être déjà

entendre, avec le choix de Florence, le succès d'une Italie du Nord qui songe à se réinventer et à se rapprocher du reste de l'Europe. Corinne n'a plus, comme au départ, le pouvoir d'attraction qui était sien, cette «force toute-puissante» (56) de son éloquence. Il est par ailleurs significatif que ses cendres emprunteront la voie de son triomphe lors du couronnement au Capitole et termineront à Tivoli, venant s'inscrire ainsi dans un paysage marqué par le souvenir de la littérature.

L'absence de centre

Le roman met en évidence graduellement l'absence de centre. Les révélations passent parfois par une mise en espace à laquelle nous avons fait allusion, celle du spectacle, Corinne étant poète et improvisatrice, mais aussi actrice à ses heures. L'amour des deux personnages s'extériorise, nous l'avons dit, lorsque la jeune femme joue l'héroïne tragique dans *Roméo et Juliette* à Rome. Son rôle, à Venise, dans *La Fille de l'air* de Gozzi, sorte de dégradation implicite de son talent, est le prélude du départ d'Oswald dont la nouvelle la fait tomber. Sa couronne d'actrice sur son front ensanglanté devient alors une inversion tragique des lauriers du Capitole qui saluaient son triomphe. Corinne, réduite au rôle de spectatrice, à Londres, découvre la familiarité entre Oswald et Lucile au théâtre (482). Elle sera cachée derrière un voile lorsqu'elle fera lire ses vers par une jeune femme à Florence, dans un geste de retrait avant-coureur de sa mort.

Corinne est aussi, de la part de son auteur, une réponse à l'absence de centre de l'Europe telle qu'elle la connaît en ce début de siècle. En effet, elle a encore et toujours pour repère principal la France, mais c'est une France qui ne peut plus être celle de Raimond, l'ami honorable et chevaleresque d'Oswald, qui, avec ses vertus, n'a pu survivre à la Révolution. Le comte d'Erfeuil, «mélange singulier de courage et de frivolité» (37) est l'image de cette France en déroute, qui garde sa dévotion aux anciens individus et valeurs¹⁹ – on se souvient qu'il a soigné admirablement son vieil oncle, mort à Innsbruck peu avant sa rencontre avec Lord Nelvil. On voit, un peu en contrepartie, les aspects ridicules de sa personnalité lorsqu'il refuse par exemple un quelconque génie à toute langue autre que celle de sa patrie. Germaine de Staël reconnaît

¹⁹ Voir à ce propos Gérard Gengembre : ««Etre français dans *Corinne* : le comte d'Erfeuil», *Madame de Staël, Corinne, ou L'Italie. L'âme se mêle à tout*», J.-L. Diaz, éd., Paris : SEDES, 1999 : 65-77 et Jocelyn Huchette, «Le comte d'Erfeuil et la représentation du caractère français», *Mme de Staël : actes du colloque de la Sorbonne du 20 novembre 1999, op.cit.* : 67-74.

de toute évidence, comme dans d'autres textes, une forme de supériorité ou de génie des Britanniques, dont témoignent à son sens la politique et la littérature²⁰, mais estime qu'il a besoin, pour l'avenir européen, d'être mâtiné d'autre chose.

Si l'esprit français est en déroute, un sursaut italien, surtout porté par des écrivains comme Alfieri et Monti qu'elle cite au sein de son ouvrage, pourrait, selon ce que laisse entendre Germaine de Staël, avoir des enjeux poétiques tout autant que politiques²¹. Ainsi, à l'éclatement de la France, dont les meilleurs ressortissants se retrouvent éparpillés dans toute l'Europe, pour autant qu'ils aient survécu aux bouleversements, doit répondre la réunification de l'Italie, appelée à rééquilibrer l'univers occidental en prenant appui sur sa tradition culturelle millénaire et les protagonistes modernes de son renouveau. Alors il sera peut-être possible de retrouver quelque chose des charmes de la vie française d'avant la Terreur que regrette de toute évidence Staël en rapportant les découvertes du jeune Oswald: «il semblait que les idées les plus profondes fussent devenues le patrimoine de la conversation, et que la révolution du monde entier ne se fit que pour rendre la société de Paris plus aimable» (306). Paris était, à la fin de l'Ancien Régime, le centre du monde autour duquel tout tournait.

Un dernier aspect de la spatialisation de *Corinne* nous entraîne de l'horizontal au vertical et, plus précisément, vers la relation à Dieu, comme pouvait le laisser entendre la présentation de Saint-Pierre de Rome. La notion d'espace avait été utilisée par Corinne pour théoriser l'écart entre le sublime et le beau: «On n'arrive point au sublime par degrés; des distances infinies le séparent de ce qui n'est que beau» (100). La verticalité abolit l'horizontalité car la transcendance supprime les écarts géographiques et temporels, comme le montrent les pensées de Lord Nelvil père (208). La première scène d'élévation du roman, à proprement parler, est celle lors de laquelle Lord Nelvil sauve les fous d'Ancône. L'incendie monte de la mer vers l'endroit où ils sont détenus, laissant entendre qu'il pourrait y avoir une forme de lien entre l'aliénation et les forces célestes. Oswald aura recours à une échelle pour arriver jusqu'au lieu où sont les aliénés. Cela lui vaut d'être pris pour une figure sainte: le patron d'Ancône, saint Michel.

²⁰ C'est l'une des raisons pour lesquelles, comme elle le souligne dans *De la littérature*, Germaine de Staël place si haut Ossian.

²¹ Voir Christine Pouzoulet: «Pour une renaissance politique et littéraire de l'Italie: enjeux du modèle de Dante chez Mme de Staël et Sismondi», *Madame de Staël/Corinne ou l'Italie*, *op.cit.*: 71-86.

Si, pour délivrer les fous d'Ancône, Oswald s'élevait physiquement, parfois c'est par l'esprit qu'il se rapproche de la divinité. Le jeune Ecosais s'adresse aussi à son père en élevant les yeux : «puissé-je du moins ne pas méconnaître ta voix, si tu me parles du haut du ciel, comme je l'ai méconnue sur la terre.» (70). Il y a là quelque chose qui rappelle une constatation de Corinne : les anciens érigeaient les sanctuaires sur des éminences, pour montrer que les idées religieuses sont supérieures à toutes les autres (230). Pour Staël, certains lieux respirent la sainteté et aident donc à élever l'âme (272).

Nous n'avons pu aborder que quelques aspects de *Corinne* selon l'angle très riche de l'espace. Le roman est celui d'un centre impossible à trouver, d'une réaction à l'effondrement des repères européens à la suite de la Révolution française, «une initiation sur le mode romanesque à une nouvelle Europe²²». Pour Germaine de Staël, rejetée sur les routes comme le comte d'Erfeuil, mais lucide, à la différence de l'émigré français qui a désormais pour raison d'être l'agitation²³, il s'agit de redessiner les frontières d'un Etat idéal. La France de l'Ancien Régime n'est plus : elle est morte comme le comte Raimond, ami d'Oswald, victime de son idéalisme généreux. La Grande-Bretagne attire les suffrages de la fille de Necker, admiratrice de son système politique, mais aussi de sa littérature. Il s'agit désormais de rééquilibrer les forces en présence. L'idée d'une Italie reconstruite, revigorée, qui récupérerait par une forme nouvelle de *translatio imperii et studii* quelque chose de l'esprit français est esquissée.

²² Bordas : «Europe mythologique ou géographie mythique?», art. cité, p. 54.

²³ «J'ai pris goût aux voyages en attendant mieux» (280).